

Isle-Maligne et la Deuxième Guerre mondiale

Jean Martin

Volume 12, Number 1, 2006

Pouvoir et société : la transmission des patrimoines au
Saguenay–Lac-Saint-Jean

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/11130ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Histoire Québec

ISSN

1201-4710 (print)

1923-2101 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Martin, J. (2006). Isle-Maligne et la Deuxième Guerre mondiale. *Histoire Québec*, 12(1), 41–45.

Isle-Maligne et la Deuxième Guerre mondiale

par Jean Martin

Direction de l'histoire et du patrimoine
Ministère de la Défense nationale du Canada

*Natif d'Alma, l'auteur détient un bac en histoire de l'Université du Québec à Chicoutimi (UQAC) et un doctorat en géographie historique de l'Université Laval. Conférencier et auteur de plusieurs articles, il a écrit un ouvrage intitulé *Alliage de courage et de fierté : l'histoire des hommes et des femmes de l'aluminerie Alcan d'Isle-Maligne, 1943-2000, publié par l'Usine Alma.**

À l'emploi de la Direction de l'histoire et du patrimoine du ministère de la Défense nationale du Canada, il fait des recherches surtout sur l'histoire du maintien de la paix canadienne, mais aussi, entre autres, sur celle de la Deuxième Guerre mondiale et sur la géographie militaire du Canada.

L'auteur est secrétaire francophone de la Société historique du Canada. Il travaille présentement à l'organisation d'un congrès international sur la géologie et la géographie militaire qui se tiendra à Québec en juin 2007.

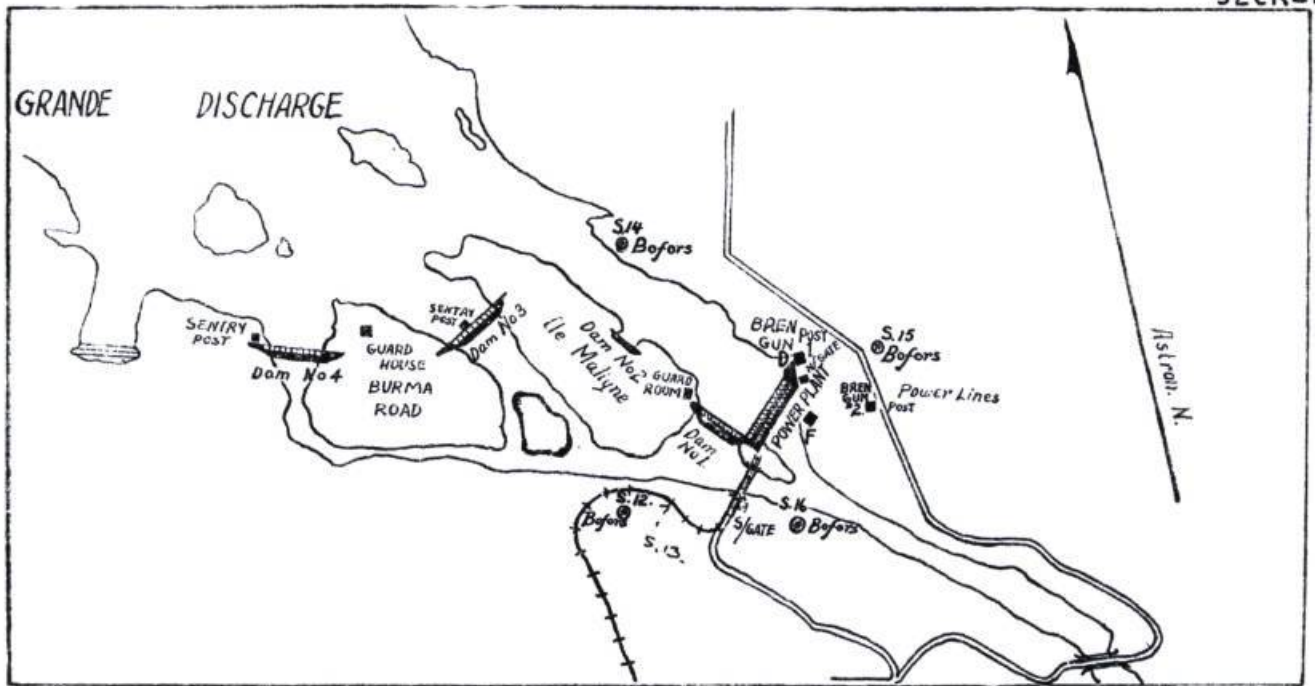
Le développement de l'industrie de l'aluminium dans le secteur d'Alma est étroitement lié aux bouleversements provoqués par la Deuxième Guerre mondiale. La centrale d'Isle-Maligne avait été érigée dans les années 1920, mais les conditions engendrées par la guerre allaient entraîner de nouveaux développements majeurs au milieu des années 1940. Forcée d'augmenter sa production, Alcan allait devoir construire des dizaines de nouvelles salles de cuves. Arvida ne pouvant plus absorber seule cette croissance qui allait multiplier par sept la capacité de production de la compagnie sur à peine cinq ans, il fallut bientôt regarder ailleurs, là où la main-d'œuvre pouvait être disponible et l'énergie électrique facilement accessible. Après Shawinigan, Beauharnois et La Tuque, une salle de cuves temporaire fut donc érigée en un temps record sur le plateau qui surplombe la centrale d'Isle-Maligne, sur la rive droite de la Grande Décharge, au printemps de 1943.

La guerre avait toutefois commencé à transformer le paysage de l'île Maligne bien avant cela. Au mois de juin 1941, la 14^e Batterie d'artillerie antiaérienne arrivait au Saguenay, en provenance de Halifax, avec ses quatre canons de trois pouces, représentant la moitié de toute l'artillerie lourde antiaérienne au Canada. Deux canons furent déployés autour des usines d'Arvida et les deux autres furent installés près de la centrale hydroélectrique d'Isle-Maligne, principale source d'approvisionnement en énergie d'Arvida. Le complexe saguenéen d'Alcan avait été identifié depuis longtemps comme l'un des points les plus sensibles de la défense canadienne et les autorités alliées faisaient tout ce qu'elles pouvaient pour lui accorder la protection qu'elles croyaient nécessaire. L'aluminium est un métal léger qui entrait pour une large part dans la fabrication des éléments nécessaires à la construction des avions utilisés pendant la Deuxième Guerre

mondiale : hélice, moteur, fuselage et ailes. Un seul grand bombardier, le *Halifax* ou le *Lancaster*, par exemple, pouvait en contenir jusqu'à dix tonnes.

Or, la production d'aluminium était loin d'être répandue également à travers le monde; elle avait même toujours été plutôt concentrée dans un assez petit nombre de pays. Après la chute de la France, à l'été de 1940, alors que la Grande-Bretagne se retrouve seule à résister contre la marche victorieuse des armées allemandes en Europe, c'est l'aluminium canadien qui soutiendra l'effort permettant à la *Royal Air Force* (RAF) de sortir vainqueur de la bataille d'Angleterre. Le Canada produit alors plus de 80 % de tout l'aluminium du Commonwealth britannique. Les États-Unis sont les plus importants producteurs d'aluminium au monde, mais ils ne se joindront aux Alliés qu'un an et demi plus tard et leur consommation dépassera toujours leur capacité de production. Le

SECRET



Emplacements des canons aux environs de la centrale d'Isle-Malgryne.

1000 500 1000

Scale - 1 inch = 500 yards

Saguenay-Lac-Saint-Jean représentera pendant toute la guerre le plus grand centre de production d'aluminium au monde. Même après l'entrée en guerre des États-Unis, le quart de toute la production alliée s'y trouvera concentré.

C'est cette concentration qui fait de la région une cible si invitante pour l'ennemi. La production d'aluminium est fortement dépendante de son alimentation en énergie électrique pour sa localisation, elle peut donc très difficilement être déplacée. Au plus fort de la guerre, les aluminières du Saguenay consomment le quart de toute la production électrique au Canada.

En s'attaquant aux usines du Saguenay, on courait donc la chance d'éliminer 80 % à 90 % de toute la production d'aluminium du Commonwealth pendant de longs mois, peut-être même plus d'un an. Pas besoin de détruire les usines. En fait, il suffisait d'interrompre la production en coupant l'alimentation électrique, en déclenchant un arrêt de travail ou en provoquant quelque problème empêchant les cuves de fonctionner normalement, pendant plus de 36 heures. Toute production devenait automatiquement impossible pour plusieurs semaines, voire plusieurs mois, aussi longtemps en fait que les cuves n'auraient pas été

démantelées pour les débarrasser du métal refroidi avant de les remonter pour relancer le procédé électrolytique.

Comment aurait-on pu s'attaquer à la production d'aluminium au Saguenay-Lac-Saint-Jean? L'idée est loin de paraître farfelue à l'époque. C'est le sabotage qui est considéré comme la première menace. Avec tout le mouvement de personnel qu'il y a autour des usines, il serait relativement facile d'y introduire un ou plusieurs saboteurs qui n'auraient besoin que de quelques outils et d'un peu de temps pour causer des dommages sérieux aux équipements de production du métal ou de l'électricité. Très tôt, la compagnie a

pris des mesures pour veiller à la protection de ses installations en constituant une force d'une trentaine de gardiens, mais le gouvernement allait aussi lui apporter une aide exceptionnelle sous la forme d'une compagnie de la Garde territoriale. Les *Veterans Guards of Canada* (VGC) avaient été mis sur pied à l'été de 1940 pour assurer la protection des installations gouvernementales et militaires seulement à l'intérieur du territoire canadien. L'importance de l'industrie de l'aluminium se trouve encore une fois soulignée par la décision des autorités canadiennes d'accorder à Alcan la seule exception faite de toute la guerre pour une entreprise privée, en expédiant l'une des premières compagnies formées afin d'y monter la garde autour des installations d'Arvida, de Chute-à-Caron et d'Isle-Maligne. On poussera même plus tard la faveur jusqu'à envoyer des VGC monter la garde autour du site d'extraction de la bauxite d'Alcan, en Guyane.

Au mois de mai 1940, après que l'Allemagne eut envahi le Danemark, les États-Unis et le Canada s'inquiétèrent pour leur approvisionnement en cryolite, un élément essentiel à la fabrication de l'aluminium, dont la seule source connue à l'époque se trouvait sur la côte du Groenland, une possession danoise. C'est encore une fois Alcan qui poussa les autorités canadiennes à provoquer un incident avec les États-Unis en lançant leur première opération offensive

de la guerre. Le *Nascopie*, un petit navire de la Compagnie de la baie d'Hudson, avec à son bord deux policiers de la Gendarmerie royale du Canada (GRC), un officier d'artillerie en vêtements civils et trois fusils-mitrailleurs opérés par quatre agents civils, fut expédié d'urgence pour assurer la protection du Groenland au nom du Canada. Aucun coup de feu ne fut tiré, mais l'incident irrita les Américains, qui voulaient eux aussi étendre leur protection sur l'île.

Au Saguenay-Lac-Saint-Jean, pendant ce temps, les demandes pour qu'on augmente la protection autour des installations d'Alcan venaient de partout. Lorsque les travailleurs d'Arvida déclenchèrent un arrêt de travail au mois de juillet 1941, on cria au sabotage et les soldats de la 14^e Batterie antiaérienne, récemment arrivés de Halifax, renforcés de 300 hommes dépêchés d'urgence de Valcartier à bord d'une trentaine de véhicules, furent rapidement déployés pour reprendre le contrôle des usines. Pour ce qui est de la défense antiaérienne, seule la grave pénurie de pièces d'artillerie dont souffrait le pays empêchait qu'on déploie davantage de canons dans la région. Un officier des services britanniques de lutte contre le sabotage, qui accompagnait l'officier de renseignements canadien dans son inspection du Saguenay en janvier 1941, qualifia le Saguenay-Lac-Saint-Jean de rien de moins que « le goulet d'étranglement le plus tentant

du complexe industriel de l'Empire britannique » [TRANSDUCTION].

Moins d'un an plus tard, les Japonais attaquent Pearl Harbour et un vent de panique souffle sur toute l'Amérique, et le Saguenay n'y échappe pas. Après les experts britanniques, voilà les officiels américains qui se mettent de la partie. À peine deux semaines après Pearl Harbour, l'attaché naval américain à Ottawa intervient auprès du Comité conjoint des chefs d'état-major canadiens pour se plaindre de ce que les usines du Saguenay ne sont pas suffisamment protégées. Citant une lettre du consul américain à Québec, il insiste sur le fait qu'Arvida produit plus d'aluminium que toutes les usines américaines prises dans leur ensemble (une grossière exagération) et avertit que « On rapporte de bonne source [...] qu'à l'occasion d'une de ses premières déclarations sur les ondes en ce pays, Lord Haw-Haw a averti que l'importante industrie d'aluminium d'Arvida entendrait parler des Allemands à l'avenir. » [TRANSDUCTION] Américains, Britanniques et Canadiens sont donc tous d'accord : le Saguenay est menacé et il faut absolument le protéger.

Il ne se trouve encore à cette date dans la région pour protéger les installations d'Alcan que les quelque 250 hommes et les quatre canons lourds de la 14^e Batterie antiaérienne, en plus des quelque 350 hommes des VGC, mais les développements allaient bientôt

s'accélérer. Une première troupe arrive en janvier 1942 avec quatre mitrailleuses lourdes et le Canada reçoit enfin de nouveaux canons au printemps, des pièces légères *Bofors* de 40 millimètres à tir rapide. Au mois de juin, le 24^e Régiment d'artillerie anti-aérienne est mis sur pied pour prendre charge de la protection des usines du Saguenay et, presque au même moment, la 130^e Escadrille de chasse vient s'installer au nouvel aérodrome de Bagotville, à quelques kilomètres d'Arvida, pour renforcer la défense contre les attaques aériennes. Au mois de novembre, huit nouveaux canons de 3,7 pouces viennent s'ajouter aux quatre vieilles pièces de 3 pouces. Seize canons légers *Bofors* sont maintenant déployés autour d'Arvida, de Chute-à-Caron et d'Isle-Maligne.

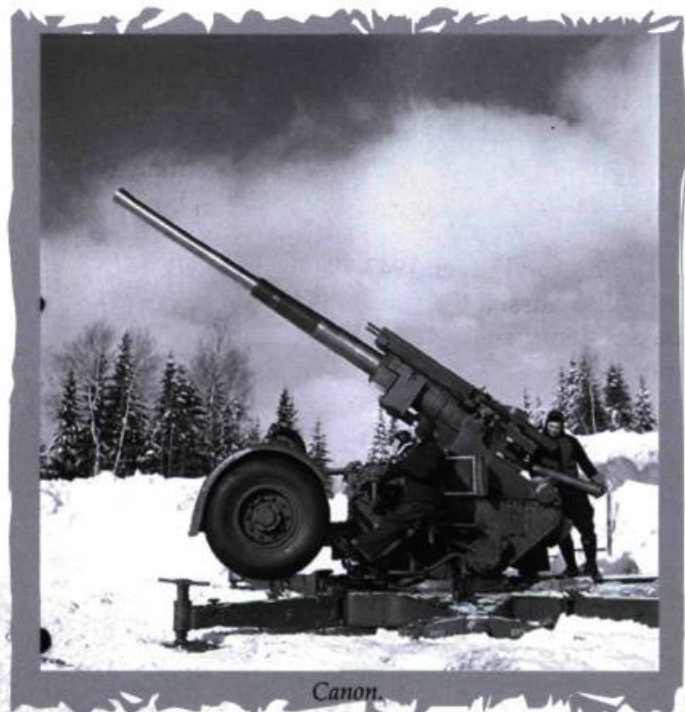
L'effectif maximum sera atteint au milieu de 1943, alors que le millier d'artilleurs du 24^e Régiment d'infanterie disposera d'un arsenal de dix canons lourds et de 22 canons légers déployés au Saguenay-Lac-Saint-Jean. Isle-Maligne peut maintenant compter sur deux canons de 3 pouces, quatre *Bofors* et deux postes de mitrailleuses pour assurer sa protection. Des postes de garde sont installés devant les barrages numéros 1, 3 et 4 et un puissant projecteur est utilisé pour surveiller la rivière à Forebay. Un camp a été érigé sur l'île d'Alma, près de l'endroit où allait plus tard être assemblée la nouvelle salle de cuves, pour loger la centaine de militaires chargés

de la défense du secteur. Les artilleurs anglophones de la 14^e Batterie antiaérienne ont été remplacés par de nouvelles unités francophones à partir de l'automne 1941.

Avec la construction de l'énorme centrale de Shipshaw, en 1942-1943, Isle-Maligne perd toutefois de son importance et la situation militaire s'améliore rapidement pour les Alliés après les défaites allemandes en Afrique du Nord et à Stalingrad, au début de l'année 1943. À l'automne, les canons sont retirés d'Isle-Maligne, qui ne conserve que deux pelotons (environ 80 hommes) de *Veterans Guards* pour surveiller la nouvelle salle de cuves et, surtout, la centrale. Les militaires quitteront définitivement la région à la fin de 1944. Aucune attaque n'aura été repoussée pendant les trois années où ils ont monté la garde, mais l'importance de la production saguenéenne d'aluminium était telle que la région s'était vu octroyer la plus importante protection militaire à l'intérieur du territoire canadien.

Malgré la distance, le Saguenay-Lac-Saint-Jean n'était d'ailleurs pas totalement à l'abri d'une attaque aérienne venue d'Europe. Une étude préparée en avril 1942 pour

la Luftwaffe et le ministère allemand des transports montrait que cette possibilité avait au moins été envisagée par l'ennemi. En tête des 21 cibles potentielles sur la côte de l'Atlantique et aux États-Unis apparaissaient quatre alumineries, immédiatement suivies du site d'extraction de cryolite du Groenland. Les services de renseignements allemands auraient toutefois pu mieux faire leur travail dans ce cas-ci. Non seulement le site d'Arvida, de loin le plus important centre de production d'aluminium du continent, n'apparaissait pas sur la liste, mais on y trouvait une usine située à l'autre bout du continent, très loin de la côte atlantique évoquée par le titre du rapport. Or, cette usine de Vancouver, que les Allemands croyaient pouvoir trouver au Canada, se trouvait, en fait, près d'une autre Vancouver, située dans l'état américain de Washington. Reste que cette



liste montre bien l'importance qu'accordaient les autorités allemandes à la production nord-américaine d'aluminium.

Aucun coup de feu ne fut tiré à l'île Maligne ou à Arvida pendant ces trois années, mais le canon a tonné à plusieurs reprises autour de Chute-à-Caron et, surtout, à Saint-Gédéon. Les militaires ont besoin de s'entraîner régulièrement et la surface du lac Saint-Jean offrait un espace idéal pour le tir d'artillerie. On s'entraînait aussi parfois dans la forêt environnant le barrage de Chute-à-Caron, mais ce sont vraiment les plages de Saint-Gédéon qui étaient le rendez-vous préféré des artilleurs et des aviateurs du Saguenay, puisque les pilotes de Bagotville y venaient aussi combiner leur entraînement avec celui des trois batteries du 24^e Régiment d'artillerie antiaérienne. Les avions remorquaient leurs cibles au-dessus du lac pendant que les artilleurs faisaient de leur mieux pour les atteindre avec leurs canons lourds ou leurs *Bofors*. Une tour d'observation avait été érigée dans le rang des îles et l'accès au lac était bien sûr interdit à la population locale.

Au cours de l'hiver 1943-1944, on pensa aussi à tirer profit des basses températures de la région pour expérimenter des lubrifiants et des pièces d'équipement à être utilisés pour les canons qu'on s'appropriait à expédier à l'URSS. Saint-Gédéon fut encore une fois le site choisi et des canons de tous les genres y furent envoyés pour procéder aux essais par grand froid. Dès que la température descendait au-dessous d'un

certain niveau, les artilleurs avaient ordre de tirer au-dessus du lac, quel que soit le jour ou l'heure. Des logements temporaires furent érigés près de la plage et des officiers russes se sont rendus sur place pour observer les essais. Un artilleur de l'époque se rappelle la colère du curé de Saint-Gédéon un dimanche où le tonnerre des canons l'avait forcé à interrompre sa grand-messe.

La guerre a donc eu un impact important au Saguenay-Lac-Saint-Jean : des canons qui tonnent, des militaires en patrouille, des avions qui sillonnent le ciel par centaines et qui s'écrasent par dizaines dans les champs. Les apprentis-aviateurs et les pilotes fraîchement brevetés de la 1^{re} Unité d'entraînement opérationnel ont en effet connu de nombreux accidents pendant les trois années de leur séjour à Bagotville. La plupart du temps, c'étaient des chasseurs Hurricane ou des avions d'entraînement Harvard qui s'écrasaient ou devaient effectuer des atterrissages d'urgence dans les champs de Saint-Fulgence ou de Saint-Honoré, mais on a aussi vu parfois des bombardiers, dont un grand quadrimoteur, le *Halifax*, qui s'est écrasé un jour juste au nord du village de Saint-Cœur-de-Marie.

À l'île Maligne, on retrouvera peut-être encore aujourd'hui des traces des pièces de fixation des canons lourds. Pour ce qui est des canons légers *Bofors*, ils étaient le plus souvent montés sur des plates-formes mobiles et ne requéraient pas d'installations permanentes importantes. Il existe toutefois un plan qui

indique leur position avec une certaine précision. Une première pièce se trouvait sur l'île d'Alma, en face du barrage numéro 1, à l'intérieur de la courbe que dessinait la ligne du chemin de fer avant de prendre la direction du sud. Une deuxième pièce se dressait à quelque 500 mètres à l'est, là où la rivière devient plus étroite, en aval de l'îlot de la centrale. Deux autres canons étaient déployés sur l'autre rive de la rivière : un près du Manoir du Rocher et l'autre sur les hauteurs qui dominent Forebay. Les deux postes de mitrailleuse se trouvaient de part et d'autre de l'accès nord de la centrale.

Lorsque les canons ont quitté Isle-Maligne, à l'automne de 1943, les soldats de la Garde territoriale sont restés pour surveiller la nouvelle salle de cuves temporaire, érigée pour la durée de la guerre seulement. La guerre a pris fin au printemps de 1945 et la demande d'aluminium a chuté brusquement. Alcan a bien fermé quelques salles de cuves et elle a même démantelé celle qu'elle avait construite à La Tuque en 1942, mais celle d'Isle-Maligne est restée. Avec la reprise qui s'est rapidement manifestée, de nouvelles salles de cuves ont été construites à Isle-Maligne, et elles ont fonctionné jusqu'à ce qu'elles soient définitivement remplacées par celles de la nouvelle usine Alma, en 2000. On peut toutefois se demander si la compagnie n'aurait jamais songé à produire de l'aluminium au Lac-Saint-Jean sans la forte croissance de la demande que la Deuxième Guerre mondiale avait engendrée.